

LA PRESSE



Barbie

31 juillet 2024 / 22:30 h





Notre avis sur le film «Barbie» de Greta Gerwig

Ce film fuchsia, mélange d'absurde, d'humour et de pertinence absolue, en salles le 19 juillet 2023, nous a bluffées.

Ellen De Meester
19 juil. 2023



Dans ce long-métrage très attendu, en salles dès le 19 juillet 2023, Margot Robbie et Ryan Gosling incarnent les mythiques poupées Barbie et Ken.

© WARNER BROS. ENTERTAINMENT INC Warner

Lors des visions de presse organisées pour les journalistes, les salles de cinéma sont généralement plutôt calmes. De temps à autre, un petit gloussement ou un reniflement (souvent les miens) témoignent de l'émotion discrète qui imbibe progressivement les rangées de fauteuils. Or, lors de la projection du film *Barbie* réalisé par Greta Gerwig, de francs éclats de rire ont agité le public, passant d'un siège à l'autre comme des ondes de bonne humeur.

C'est qu'on l'avait attendue, cette production. Teasée et reteasée via tous les canaux possibles depuis des mois, elle fait déjà l'objet de dizaines de collaborations mode, de Zara à Crocs, tandis que Margot Robbie enchaîne les apparitions dans des tenues totalement Barbie-esques. Encouragé-e-s par ces afflux de nostalgie et ces explosions de pastel, combien d'entre nous n'ont pas extirpé l'avion turquoise, la Corvette rose ou la *Dreamhouse* en plastique d'un carton, afin de revisiter l'époque où Barbie veillait sur nos jeux imaginaires et nous attendait sous le sapin de Noël? En salles dès le 19 juillet 2023, le long-métrage s'est timidement dévoilé sur Instagram, puis dans une bande-annonce prometteuse mais énigmatique diffusée en avril. Et puisque ce projet titanesque a été confié à Greta Gerwig (réalisatrice de *Lady Bird* ou encore *Les Filles du docteur March*), l'on pouvait s'interroger: va-t-elle infuser un discours féministe à cet univers plastifié?

Le film révèle nos enjeux sociétaux actuels

La réponse est simple: oui, complètement. Et plutôt que d'être mis à mal par les talons aiguille, les maisons roses et les sourires Colgate des poupées, le message féministe s'en trouve mis en valeur par un jeu de miroir pertinent entre le monde de Barbie et le nôtre. Avec énormément d'humour, de répartie, un zeste d'ironie et une dose de nostalgie euphorisante, le film présente à la fois une allégorie de l'adolescence et une utopie absurde qui révèle nos enjeux sociétaux actuels. En plus, le scénario est narré par la talentueuse comédienne Helen Mirren, dont la tonalité oscille entre celle du conte de fées et le pur sarcasme. Brillant.

Le pitch en deux mots

Alors que tout se déroule pour le mieux (comme d'habitude) à *Barbieland*, la poupée Barbie dite «stéréotype», incarnée par Margot Robbie, commence à percevoir des anomalies dans son quotidien parfait. Très anxieuse, elle découvre qu'une brèche s'est ouverte entre son monde pailleté et la réalité humaine. L'héroïne démarre ainsi un dangereux périple vers le monde réel, afin de rétablir ce qu'elle pense être l'ordre naturel des choses.

Ses plans ne se déroulent cependant pas tout à fait comme prévu et Barbie fera des découvertes qui transformeront sa perspective sur sa vie. Pendant ce temps, Ken (Ryan Gosling), éperdument amoureux d'elle, se démène pour la suivre partout et gagner son affection. Une fois arrivé à Los Angeles, lui aussi posera un tout autre regard sur le monde, au grand dam des Barbies...

Le décor est fabuleux

Promis, cet article ne contient pas de spoilers. On vous révélera seulement que le diamant rose cinématographique de Greta Gerwig ne déçoit pas nos attentes en termes de design. Si vous avez, une fois dans votre vie, joué avec une Barbie, une marée de souvenirs ne manquera pas d'envahir votre esprit subjugué. Les détails sont parfaitement soignés et on s'y croirait vraiment. Des tenues réalistes (calquées sur de véritables vêtements Mattel) aux objets qui parsèment les domiciles sans portes ni fenêtres des poupées, on croirait plonger dans un fascicule Barbie. Une chose est sûre: les scénaristes se sont réellement penché-e-s sur la réalité de ces jouets et leurs accessoires, afin de recréer la même atmosphère en grandeur nature.

Des comédiens et comédiennes de talent tel-les qu'America Ferrera, Kate McKinnon (géniale dans son rôle de «Barbie bizarre»), Simu Liu, Emma Mackey, Michael Cera, Kingsley Ben-Adir, Hari Nef, Ariana Greenblatt ou encore Ncuti Gatwa évoluent ainsi dans un décor aux couleurs éblouissantes sur lequel les Barbies règnent en impératrices. Les Kens, eux, sont relayés au second plan, mais disposent de tenues tout aussi travaillées et d'une bonne humeur tout aussi excessive. Fans de mode et expert-e-s de l'histoire de Barbie, vous allez adorer.

Ken (alias Ryan Gosling), de l'ombre à la lumière

Margot Robbie rayonne, bien sûr, impeccable dans son rôle de reine du plastique, passée maîtresse des pointes pour imiter la forme des pieds figés de Barbie. Elle joue le rôle d'une innocente Candide aux cheveux blond platine, initiée à la vie humaine et toute sa palette d'émotions complexes. Au travers de son regard, Greta Gerwig brosse un portrait intelligent du féminisme, de l'objectification des femmes et des immenses pressions qui pèsent sur elles aujourd'hui, alors même que le combat pour l'égalité prend de l'ampleur.

Mais ce message féministe ne serait pas complet sans le rôle de Ken, incarné par Ryan Gosling. Vous révéler davantage de détails serait vous gâcher le film, mais précisons tout de même que la performance du comédien de 42 ans est surprenante - dans le meilleur sens du terme. Dans la peau d'un symbole des clichés masculins, il les incarne avec énergie avant de les pulvériser de manière inattendue. Un peu ridicule, parfois pathétique, souvent énervant et presque toujours hilarant, il accepte de se glisser dans ce rôle charnière écrit avec intelligence, bourré de stéréotypes. Passer de l'adrénaline de *Drive* aux patins à roulettes fluo de Ken, c'est un grand-écart de maître. Seul un acteur de talent aurait accepté - et réussi - un tel pari. Ryan Gosling semble avoir décroché le rôle de sa vie.

Une flopée de personnages

Mention spéciale également pour l'attachant personnage d'Allan, censé être le meilleur copain de Ken, soit une véritable poupée Mattel créée en 1964 et qui n'a jamais été produite que dans une seule version. Incarnée par Michael Cera, il défie les clichés tout en conquérant notre cœur. (Dans la version française, Allan emprunte sa voix au vidéaste Sébastien Frit.) America Ferrera (héroïne de *Ugly Betty*), de son côté, signe une performance touchante à laquelle de nombreuses femmes pourront s'identifier.

En effet, chaque protagoniste (et il y en a beaucoup!) possède sa propre personnalité, sa propre passion et sa vie intérieure unique. Aucun personnage n'est totalement parfait et aucun des «antagonistes» n'est totalement méchant. Loin d'être manichéen, le film *Barbie* s'éloigne des conclusions tranchées et prouve

qu'une autre approche est bien plus efficace. Notre seul regret est que ces nombreux personnages ne font que de très brèves apparitions (les scènes de Dua Lipa en sirène, doublée par Lena Mahfouf dans la version française, sont très fugaces), ce qui entrave le développement de leurs récits personnels. Il aurait fallu un film de cinq heures pour tout élaborer... et on l'aurait regardé avec plaisir.

Un hommage à Barbie

Si vous vous apprêtez à foncer au cinéma, on vous conseille au préalable de revoir rapidement l'histoire de la poupée et de son évolution au fil des décennies. En effet, le film présente les qualités et les défauts de l'univers Barbie, qui a tenté de se moderniser et d'être plus inclusif. De nombreux détails présents dans le long-métrage font également référence à de véritables événements ou tenues imaginés par Mattel, avec un clin d'œil à l'histoire de la création de Barbie par une scène aussi touchante qu'insolite. La plupart du temps, la narration d'Helen Mirren nous offre toutes les informations nécessaires... mais quelques pépites risquent de nous échapper si l'on ignore l'historique du personnage.

En bref, Greta Gerwig a réussi son pari haut la main, avec une réflexion et une précision incroyables. Le film est tellement riche qu'on a déjà hâte de le voir une seconde fois. Un chef d'œuvre d'humour et de pertinence. Et tout ça, sous les palmiers en plastique de *Barbieland*.

« Barbie » de Greta Gerwig : on n'en pouvait plus de la promo et pourtant on a adoré le film

Le film avec Margot Robbie et Ryan Gosling en Barbie et Ken sort enfin au cinéma. On n'en pouvait plus de la promotion rose bonbon, mais on a adoré.

Par Albane Guichard



COPYRIGHT 2022 WARNER BROS. ENTERTAINMENT INC. ALL RIGHTS RESERVED.

« Barbie » se moque des propres clichés de la plus célèbre des poupées, comme ses pieds arqués.

CINÉMA - Après une overdose de rose pendant des mois de promotion, Barbie aurait pu décevoir. Mais le film tant attendu, qui sort ce mercredi 19 juillet, est à la hauteur de son marketing démesuré. La comédie déjantée de Greta Gerwig n'essaie ni de convaincre que Barbie est féministe, ni qu'elle est bonne à jeter à la poubelle.

La réalisatrice tient la promesse de la bande-annonce : « *Si vous aimez Barbie, ce film est pour vous. Si vous détestez Barbie, ce film est pour vous* ». Pendant près de deux heures, on a ri à en avoir mal au ventre, on en a pris plein les yeux devant les décors incroyables de Barbieland et on a eu envie de danser avec Margot Robbie et Ryan Gosling sous une boule disco.

Esthétiquement, Barbie est aussi parfait et soigné que la poupée. Certaines scènes, notamment les numéros de danse, n'apportent rien à l'histoire mais sont si bien réalisées qu'on en redemande. Ryan Gosling est hilarant en Ken et fera taire tous les critiques sur son choix de casting. Il arrive à émouvoir en surjouant la bêtise et captive l'attention à chacune de ses apparitions.

Barbie paradoxe

Avec la réalisatrice féministe Greta Gerwig (*Lady Bird*, *Les Filles du docteur March*) derrière la caméra, *Barbie* ne pouvait évidemment pas se contenter d'être beau et de

se taire. Sous couvert de blagues et de situation absurdes, le film critique le sexisme de la poupée et plus généralement le patriarcat.

Le message est d'autant plus efficace que le ton sur lequel il est délivré reste léger. De quoi faire rire même les plus sceptiques dans la salle. Même le monologue d'America Ferrera sur la difficulté d'être une femme, dans lequel beaucoup de spectatrices se reconnaîtront, trouve vite une utilité dans le scénario et évite de tomber dans la tirade activiste.

Barbie réussit surtout l'exploit de reconnaître ses propres paradoxes et de s'en servir. Lorsque la poupée jouée par Margot Robbie est censée être en pleine crise existentielle, pas maquillée et supposément laide, Greta Grewig ironise sur le choix de son actrice, qui illustre tous les canons de beauté de la société occidentale.

Mattel n'est pas épargné

Le plus gros paradoxe et le plus habilement exploité reste celui du financement du film. *Barbie* est produit par Mattel mais l'entreprise de jouet en prend pour son grade. Sa noble mission d'inculquer aux petites filles qu'elles peuvent être chirurgiennes, astronautes ou présidentes, mais en talons de 12 centimètres, est ridiculisée.

En plus du physique irréaliste de Barbie, le film se moque aussi des autres poupées problématiques de Mattel (Midge l'amie enceinte, Skipper et sa version « puberté » dont les seins gonflent, Ken Sugar Daddy...). Il aborde la ringardise de Barbie aux yeux de la nouvelle génération de jeunes filles, qui dénoncent le sexisme mais aussi le consumérisme polluant promu par la poupée.

Mais tout en tapant sur les doigts de Mattel, le film lui donne un gros coup de projecteur, à l'écran comme à travers ses produits dérivés. Il rend hommage à la créatrice de Barbie, Ruth Handler. Et les fausses publicités insérées entre certaines scènes ont beau être ironiques, elles nous donnent quand même envie d'acheter « Barbie dépression ».

De la même manière qu'on peut avoir aimé jouer avec une Barbie et reconnaître qu'elle véhicule des stéréotypes nocifs pour les femmes, on peut donc réaliser un excellent film et en mettre plein les poches de l'entreprise que l'on pointe du doigt.

Le film phénomène "Barbie" est-il vraiment féministe ? Le long-métrage réalisé par l'Américaine Greta Gerwig cartonne.

Avec

- [Laurent Delmas](#) Critique français de cinéma
- [Victoire Tuillon](#) Productrice du podcast "Les Couilles sur la Table"

Le film "Barbie" réalisé par l'Américaine Greta Gerwig a passé le cap du milliard de dollars au box-office mondial seulement trois week-ends après sa sortie, une première pour une réalisatrice en solo. Il y a eu quatre millions d'entrées en France. Ce film est un divertissement mais aussi un film politique, avec la vision entre hommes et femmes qu'il propose. Se trouve-t-on face à une oeuvre féministe, qui fait progresser la cause des femmes, ou devant un film caricature ?

Victoire Tuillon, journaliste autrice du livre "Les couilles sur la table" et autrice de podcasts chez Binge Audio :

"Je ne crois pas que ce soit une satire du féminisme. C'est une satire de la masculinité, et une critique qui porte juste. Ce n'est pas un exposé en profondeur sur pourquoi le patriarcat est un système nocif, mais ça l'explique de manière légère. Le film ne montre pas la réalité du patriarcat. Car il aurait fallu montrer l'ampleur des violences que subissent les femmes. "

Albane Guichard, journaliste au Huffington Post :

"Le film Barbie montre que l'on peut s'habiller en rose, aimer les paillettes et être de manière caricatural astronaute-présidente. Le film se moque du fait que Margot Robbie correspond à 100% aux critères de beauté occidentaux."



Le film « Barbie » est-il vraiment féministe ?

Publié: 24 juillet 2023, 20:35 CEST Mis à jour le : 9 mars 2024, 05:58 CET

Barbie (Margot Robbie) dans le film *Barbie*, 2023. Réalisé par Greta Gerwig. Warner Bros./Mattel

Publié: 24 juillet 2023,

auteur

Kévin Bideaux

Depuis la révélation le 27 avril 2022 des premières images du film *Barbie*, réalisé par Greta Gerwig, et de celles qui ont été diffusées jusqu'à sa sortie officielle, une vague de rose semble déferler sur les univers de la mode et de la décoration : la tendance Barbiecore. Une tendance qui devrait durer encore quelques mois si l'on en croit le succès du film, qui a généré 155 millions de dollars de recettes durant le week-end de sa sortie aux États-Unis, réalisant ainsi le meilleur lancement de l'année 2023. La poupée – qui n'est pourtant pas si jeune –, alimente de nouveau de vives passions et est érigée au rang d'icône féministe. Retour sur son histoire et sur le succès du film – et attention : *spoilers* !

La première Barbie a été commercialisée par l'entreprise Mattel en 1959 : elle est la création de Ruth Handler, femme de l'un de ses fondateurs – dont l'histoire est rappelée dans le film. Ce que ne dit toutefois pas le long-métrage, c'est que Barbie a été conçue d'après Lilli, un personnage de bédé du quotidien allemand *Bild Zeitung*, décliné en poupées de collection. Rapidement, Barbie a remporté un succès retentissant auprès des filles américaines, puis du monde entier – plus d'un milliard de poupées vendues à ce jour –, la physionomie adulte de la poupée rompant avec les traditionnels poupons jusque-là proposés aux enfants.

Barbie a dès le départ été critiquée pour son apparence, car elle incarne tous les stéréotypes de la beauté dite « occidentale » (peau claire, cheveux blonds...) et se distinguait au départ des autres poupées par ses mensurations hypertrophiées, notamment sa poitrine développée et sa taille trop fine.

Des analyses de qualité et sans publicité, chaque jour dans vos mails.

Barbie, de Barbie Land au monde réel

Dans le film de Gerwig, toutes les Barbie vivent libres et heureuses à Barbie Land, pays idyllique et rose, dans lequel elles occupent des postes importants (physiciennes, juges, présidentes...), tandis que les Ken passent leur temps à « plager » au bord de l'eau (c'est-à-dire à ne rien faire).

L'affiche du film met d'ailleurs en exergue l'opposition entre Barbie qui « peut tout faire » (*She's everything*) et Ken qui se contente d'être lui-même, sans avoir d'activité particulière (*He's just Ken*). La version française ajoute une critique ironique du rôle d'homme-objet de Ken en traduisant le slogan associé à Ken par « Lui, c'est juste Ken », un jeu de mot sur « Ken », qui est aussi le verlan de « niquer », nous menant à entendre « Lui sait juste ken ».

Si la Barbie héroïne (incarnée par Margot Robbie) est le cliché parfait de la poupée (d'ailleurs qualifiée de « Barbie stéréotypée »), les autres Barbie sont toutes différentes en termes de taille, de poids, de race ou de handicap, faisant écho aux poupées de la gamme « Barbie Fashionistas », commercialisée par Mattel en 2016.



Ken (Ryan Gosling) et Barbie (Margot Robbie) dans *Barbie*. Warner Bros./Mattel

Un jour, Barbie est assaillie de pensées mortifères et doit alors quitter sa vie parfaite à Barbie Land pour retrouver la fille qui joue avec elle dans le monde réel et qui semble souffrir. Sans cela, elle risquerait d'être malmenée et de finir en « Barbie Bizarre ».

Elle part seule dans sa voiture rose, mais Ken (Ryan Gosling) – dépeint comme stupide et ne pouvant vivre sans Barbie – s'incrute dans ce périple. Dans le monde réel, Barbie découvre les violences sexistes et sexuelles (VSS) et la réification de son corps au travers du regard masculin. Ken découvre de son côté un patriarcat qui le valorise en tant qu'homme, système qu'il décide d'instaurer à Barbie Land.



Barbie en route vers le monde réel dans Barbie. Warner Bros./Mattel. Capture d'écran de la bande annonce. Aidée par Gloria (America Ferrera), sa propriétaire retrouvée, Barbie doit donc désormais apprendre à « jouer de ses charmes » et exploiter la « faiblesse des hommes » pour reconquérir Barbie Land, ce qu'elle fait en se jouant de Ken et ses acolytes, puis décide de devenir humaine pour vivre dans le monde réel.

Quand Barbie devient femme

L'argument « féministe » du film repose sur l'empouvoirement des Barbie, capables d'occuper n'importe quel poste sans renoncer à leur féminité, à la mode, au maquillage ou au rose, ce qui est déjà un argument employé pour promouvoir la poupée et contrer les critiques qui verraient en Barbie un modèle stéréotypé de féminité et un idéal corporel fantaisiste, source de complexe pour les filles.

Conciliant la féminité avec des compétences d'ordinaire associées au masculin, Barbie serait donc une alliée possible du féminisme. Toutefois, Mattel réaffirme aussi sans cesse la féminité de sa poupée, dont les instruments de travail ou les tenues sont presque toujours « féminisés » – ce qui passe notamment par l'ajout de rose – lorsqu'elles occupent des postes scientifiques ou techniques.

Être féminine apparaît ainsi comme la « compétence » première de Barbie, ce qui amenuise celles véritablement nécessaires dans l'exercice de sa profession, tout en rendant plus exceptionnelle la présence de femmes dans certaines carrières.



Clinique vétérinaire de Barbie. Capture d'écran d'une publicité française. [Mattel](#)

En soulignant ainsi la particularité féminine de Barbie, Mattel insiste sur son appartenance au groupe des « femmes », distinct de et opposé à celui des « hommes » que représente Ken. Dans le monde réel, ces deux catégories sociales entretiennent des rapports de genre hiérarchisés (les hommes sont supérieurs aux femmes), qui reposeraient prétendument sur des différences « naturelles » liées au sexe. Une telle justification ne devrait pas exister dans le monde de Barbie : les poupées étant dépourvues d'appareils génitaux – ce qui fait l'objet de plusieurs scènes comiques dans le film –, il est impossible de faire reposer l'opposition entre femmes et hommes sur la différence des sexes.

C'était sans compter sur la réalisatrice, qui conclut son œuvre par un rendez-vous gynécologique de Barbie, devenue humaine. Si l'effet comique est évident, cette scène finale vient naturaliser la féminité de Barbie et réduire les relations sociales entre les Barbie et les Ken, calquées sur celles entre femmes et hommes, à une spécificité biologique. Or, comme l'explique la sociologue féministe [Colette Guillaumin](#), les inégalités entre femmes et hommes ne sont pas déterminées par la biologie mais par les rapports sociaux subis ; elles sont donc un problème de société et de droits (lutte contre les VSS, égalité salariale...) indépendant du sexe.

Barbie Power (?)

Pour la sociologue anglaise, spécialiste des questions de genre [Shelley Budgeon](#), considérer la féminité comme une source de pouvoir fait partie de la rhétorique post-féministe, sur laquelle s'appuie de toute évidence le film.

Phénomène médiatique et culturel plus que mouvement militant, le post-féminisme est incarné par la « troisième vague féministe » des années 1990, prônant l'autonomie individuelle des femmes et la conciliation entre féminité et pouvoir, qui se caractérise dans la culture populaire par l'apparition de films et de séries télévisées mettant en scènes des femmes fortes et féminines (*Barbie contre les vampires*, *Alias...*).

Mais si les Barbie sont puissantes, c'est que Barbie Land est un matriarcat qui n'a fait qu'inverser les rôles du patriarcat. Pourtant, Monique Wittig expliquait bien que de telles stratégies n'améliorent en rien la question des inégalités de rapports de genre : « seul le sexe de l'opresseur change ». C'est pourquoi la penseuse féministe plaidait pour la construction d'un modèle social indépendant des normes de genre.

De plus, en exprimant leur puissance par la séduction des Ken qui veulent introduire le patriarcat à Barbie Land, les Barbie reconduisent l'hégémonie du couple hétérosexuel comme unique modèle d'épanouissement pour les femmes.

Barbie doit ainsi « faire avec » le patriarcat, condamnée à son destin de femme : lorsqu'elle décide de devenir humaine, le fantôme de sa créatrice Ruth Handler (Rhea Perlman) lui fait entrevoir une vie faite d'enfants, de mariages et de femmes enceintes. Si Barbie peut être qui elle veut, ce n'est donc qu'à condition de remplir ses rôles de femme : employée modèle, mais aussi épouse, mère et maîtresse de maison.

Rose comme... marketing

Après une première partie truffée de références aux modèles de Barbie dénonçant les biais sexistes du jouet comme ceux produits par Mattel, la seconde se veut pédagogique. Barbie prend ainsi conscience des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, mais l'ambition féministe ne va pas plus loin.

Les Barbie parviennent en effet à sauver leur royaume non pas en combattant le patriarcat, mais en usant de la séduction, de l'empathie et de la résilience. L'héroïne en vient même à pardonner Ken son ambition de domination dont elle devrait porter la culpabilité, car elle ne lui aurait pas suffisamment prêté attention...

Ainsi, si Mattel – qui coproduit le film et dont on sent la grande participation à l'écriture du scénario – revient avec ironie sur ses échecs commerciaux, comme le couple Midge et Alan – comparses de Barbie et Ken, dont la commercialisation en 2002 d'une version enceinte de Midge a fait scandale car vue comme la promotion de la grossesse adolescente – son organisation dirigée par des hommes, ou sur le consumérisme de Barbie, le film de Gerwig n'est ni plus ni moins qu'une opération marketing de grande ampleur.

Le film s'inscrit donc dans une campagne de *femvertising*. Contraction des termes « feminism » et « advertising » (publicité), ce terme renvoie à la réappropriation de concepts (empouvoirement, diversité...) et de figures féministes pour améliorer une image de marque et/ou conquérir une nouvelle clientèle.

Face à la concurrence des poupées Bratz et American Girls qui lui ont fait perdre de lourdes parts de marché, Mattel tente de redorer l'image de Barbie en la rendant plus inclusive, avec en 2016 la collection « Barbie Fashionistas », qui intègre depuis dans ses rangs un modèle en fauteuil roulant, un avec un appareil auditif et, cette année, un porteur du syndrome de Down (ou trisomie 21).

Le *cast* et la bande-son du film intégrant de nombreuses icônes pop-féministes comme l'actrice franco-britannique (Emma Mackey vue dans la série *Sex Education*, la chanteuse-star Dua Lipa, la rappeuse Nicki Minaj...) s'inscrit alors dans le prolongement de cette stratégie marketing.

Greta Gerwig ayant signé des films ouvertement féministes comme *Lady Bird* et *Little Women*, il semble néanmoins que la démarche féministe de la réalisatrice soit sincère,

même si elle a certainement dû procéder à des arrangements trop nombreux pour convenir au cahier des charges de Mattel, vidant le film de son ambition politique.



Les rappeuses Nicki Minaj et Ice Spice (avec Aqua) interprètent « Barbie World » (2023). Hannah Lux Davis/London Alley/WMG

Derrière les paillettes du « féminisme Barbie »

Alors que la tendance Barbiecure est présentée comme « féministe », elle n'en a en réalité que le qualificatif, laissant miroiter aux femmes que porter des vêtements hyperféminins (jupes courtes, talons hauts...) ou manger un hamburger rose en référence à Barbie, comme le propose une célèbre chaîne de fast-food seraient une forme de revendication.

Redite plus *flashy* de la tendance millennial pink de 2016 – nommé d'après la génération de *millennials* (né·e·s entre les années 1980 et 2000) à laquelle elle s'adresse, et qui s'appuyait sur la même rhétorique post-féministe de féminité puissante –, elle consiste en réalité à reproduire des clichés sexistes et à réaffirmer une prétendue « différence sexuée » qui ne porte préjudice qu'aux femmes, en les invitant à porter des tenues contraignantes et à dépenser toujours plus d'argent dans des accessoires pour (ré)affirmer leur identité féminine.

Si le film *Barbie* se moque parfois de cette injonction consumériste à la féminité, il ne parvient que difficilement à en proposer une critique solide, et encourage même au contraire l'achat de nombreux produits dérivés issus du film, dont plusieurs poupées à l'effigie des acteurs et actrices, alors déshumanisés pour devenir à leur tour des hommes et des femmes-objets...

Oui, Barbie est féministe



Lorsqu'un film reçoit un traitement promotionnel comme celui dont a profité le *Barbie* de Greta Gerwig, ces derniers mois, on prend le risque de susciter des attentes impossibles à satisfaire. Avant même sa sortie, *Barbie* était déjà qualifié de grand film féministe.

Publié le 20 juill. 2023

MARISSA GROGUHÉ La Presse

Pourtant, il était quasiment impossible, malgré un battage publicitaire des plus excessifs, de savoir vraiment de quoi serait fait ce long métrage, mettant en vedette Margot Robbie et Ryan Gosling, dans les rôles de Barbie et de Ken. Le sceau féministe lui a été accolé en grande partie en raison de la cinéaste, qui nous a notamment donné *Lady Bird* et *Little Women*.

À l'importante question « Barbie peut-elle être une figure féministe ? », nous répondons oui, après avoir visionné le long métrage de Gerwig. À l'autre importante question « Est-ce qu'il s'agit d'un bon film ? », la réponse est bien heureusement toujours la même.

Très tôt, la réalisatrice met en lumière la contradiction que représente Barbie. Car son film ne cherche pas à fuir les reproches bien fondés que l'on peut adresser à la poupée créée dans les années 1950 (ou du moins à ses créateurs). Tout en acceptant le fait que Barbie a plusieurs faiblesses, notamment ses proportions corporelles irréalistes, on en fait bel et bien une icône féministe dans ce film.

Et tout ce que représente Barbie dans ce long métrage est impeccablement rendu grâce au jeu de Margot Robbie. L'Australienne crève l'écran. Surtout, elle rend très attachante cette Barbie, aussi complexe qu'elle est en apparence superficielle, et confère finalement une grande sensibilité à son personnage de plastique.

In a Barbie World

Après une prodigieuse scène inspirée de *2001 : l'odyssée de l'espace*, où des jeunes filles renoncent à leurs poupées-bébés (qui les forcent à prendre le rôle de « mamans ») en découvrant la Barbie (une poupée-femme qui exerce une panoplie de métiers), le film se développe dans le fantastique Barbie Land.

« Grâce à Barbie, tous les problèmes concernant le féminisme et l'égalité des genres ont été réglés », affirme la narratrice (Helen Mirren, que l'on entendra à quelques moments clés du film) dans la scène d'ouverture, non sans sarcasme. « Du moins, c'est ce qu'ils pensent à Barbie Land. »



PHOTO FOURNIE PAR WARNER BROS. PICTURES

Margot Robbie et Ryan Gosling dans une scène de *Barbie*

Là-bas, tout est parfait. La Barbie de Margot Robbie, Barbie stéréotypée (!), vit dans sa maison sans mur de façade, se brosse les cheveux sans y toucher, se douche sans eau, porte toujours des talons hauts et, même sans chaussures, marche sur la pointe des pieds.

À Barbie Land, on trouve la Barbie présidente (Issa Rae), la Barbie médecin (Hari Nef), la Barbie physicienne (Emma Mackey)... Il y a aussi les Ken, dont celui qui vient avec la Barbie stéréotypée, joué par Ryan Gosling. Les Ken (dont Kingsley Ben-Adir, Simu Liu, Scott Evans) sont plutôt inutiles. Ils n'ont aucune réelle fonction, aucun talent et aucun pouvoir dans cette société.

L'univers des Barbie imaginé par Gerwig est tout simplement fantastique. L'esthétique est splendide, tout est beau, lisse... et rose ! L'ingénieuse attention aux détails en fait la grande force.

On éclate souvent de rire en découvrant comment la réalisatrice (aidée pour le scénario par son compagnon Noah Baumbach) a rendu à l'écran ce monde qui n'existe que dans l'imagination de millions d'enfants.

Les désillusions de Barbie

Alors, de quoi parle *Barbie* ? Un soir de fête (tous les soirs sont des soirs de fête, puis des soirées pyjama, à Barbie Land), Barbie stéréotypée demande aux autres Barbie et Ken s'il leur arrive de penser à la mort. Le lendemain, les choses s'aggravent : son lait inexistant est expiré, sa douche

sans eau est froide, sa peau n'est plus parfaite, mais surtout, ô malheur ! ses pieds sont devenus plats !

Avec l'aide du savoureux personnage de la Barbie bizarre (géniale Kate McKinnon), elle décide de se rendre dans le vrai monde pour comprendre ce qui cause tous ces problèmes. C'est l'enfant qui joue avec elle qui est à la base des dysfonctionnements, lui explique-t-on. Et parce qu'il est profondément codépendant, Ken s'incruste dans le périple.

C'est une fois à Los Angeles, dans la vraie vie, que la critique féministe de Greta Gerwig se fait le mieux entendre, même si elle n'a vraiment rien de révolutionnaire. Là, Barbie découvre qu'elle est considérée comme un objet par les hommes et que ces derniers mènent le monde. Avec beaucoup de clichés, qui n'ont toutefois rien d'irréaliste, on nous dépeint la désillusion de Barbie face à une société où être femme rend la vie plus difficile.

Ken, de son côté, découvre le patriarcat. Ce qui aura (bien évidemment) de désastreuses conséquences.

Barbie traverse sa crise existentielle avec une adolescente Sasha (Ariana Greenblatt), qui, avant, adorait les Barbie et maintenant les répudie, ainsi que sa mère, Gloria (America Ferrera).

On ouvre tout un tableau très intéressant dans le second tiers du film, où l'humanité de Gloria et la perfection illusoire de Barbie se confrontent, tandis que leurs ambitions profondes sont les mêmes.

Elle est Barbie. Il est juste Ken... et beaucoup trop présent.

Ken, dans le film, se sent opprimé dans un monde où il n'a pas son mot à dire. Ken, ensuite, se sert de ses apprentissages sur la masculinité toxique dans le monde des humains pour renverser l'ordre des choses à Barbie Land. Ken, finalement, se fait prendre en pitié et pardonner, n'ayant été cruel que parce qu'il était blessé (permettez-nous ici de lever les yeux au ciel).

Ken, tout compte fait, prend beaucoup (trop) de place dans ce film intitulé *Barbie*. C'est là le plus grand reproche que nous faisons à ce film autrement hautement divertissant, plein d'esprit et très drôle.

La dernière phrase du film, prononcée par Barbie, que nous ne répéterons pas ici (il faudra voir le film !), encapsule bien l'esprit de Greta Gerwig, ainsi que l'intention de son long métrage. Cette phrase nous a même réconciliée avec les derniers instants du film, que nous avons moins aimés. Disons seulement que cette finale est du pur bonbon (rose).

«Barbie»: 50 nuances de rose



Warner Bros. Canada Ryan Gosling (à gauche) incarnant Ken et Margot Robbie (à droite) incarnant Barbie dans le film éponyme.

Manon Dumais

Comme le rappelle la jubilatoire scène d'ouverture de Barbie, où Greta Gerwig (*Lady Bird*, *Les quatre filles du docteur March*) revisite l'une des plus célèbres scènes de 2001. L'odyssée de l'espace, l'arrivée sur le marché de la sculpturale poupée blonde, créée par Ruth Handler (Rhea Perlman) en 1959 pour Mattel, a créé toute une révolution. Laquelle précédait de peu le Mouvement de libération des femmes. Barbie, icône féministe ? C'est du moins ce que semble vouloir dire la réalisatrice, qui signe le scénario avec le cinéaste Noah Baumbach (*Frances Ha*, *Marriage Story*), dont elle est la compagne et la muse.

Tout en améliorant leur motricité fine — il en faut pas mal pour vêtir et chausser Barbara Millicent Roberts ! —, les fillettes, condamnées jusqu'alors à changer les couches de leur poupée et à lui donner le biberon, ont développé leur imaginaire et constaté qu'elles pouvaient devenir tout ce qu'elles souhaitaient. C'est ainsi que l'explique dame Helen Mirren, narratrice de cette ambitieuse comédie fantaisiste en *Techni-Barbie*, pour reprendre le terme par lequel Gerwig décrit la pimpante palette chromatique du directeur photo Rodrigo Prieto.

Surgit alors la plus que parfaite Margot Robbie, portant maillot de bain à rayures noires et blanches et verres fumés comme la première Barbie, qui sourit à pleines dents et fait un clin d'oeil complice à la caméra. Le ton est donné, et que l'on ait joué ou pas avec l'une ou plusieurs des nombreuses déclinaisons de la populaire poupée asexuée, on craque dès ce prometteur prologue.



Photo: Warner Bros. Canada

Avec une telle entrée en matière, Greta Gerwig met toutefois la barre bien haut. Soyez rassurés, la cinéaste comble les attentes. Certes, il y a quelques longueurs, dont des numéros de chant et de danse où Ryan Gosling, épatant Ken platine, fort de son expérience au Mickey Mouse Club et dans *La La Land*, se la joue John Travolta et Bob Fosse. Pourquoi bouder son plaisir ? En président de Mattel, Will Ferrell en fait aussi des tonnes, mais dans ce monde où domine le rose dans tous ses éclats, il paraît presque beige.

Poupée au bord de la crise de nerfs

Suivant une visite de Barbie Land, où l'époustouflante direction artistique donne envie de retomber en enfance tant on y retrouve, à échelle humaine, moult vêtements et accessoires créés par Mattel, on découvre bientôt que Barbie traverse une crise existentielle. Elle a même les pieds qui sont devenus plats ! La Barbie bizarre (Kate McKinnon) lui suggère alors de se rendre dans le vrai monde afin de ramener l'ordre à Barbie Land.

Or, c'est tout le contraire qui arrivera. Las d'être dans l'ombre de Barbie, qu'il a suivie à son insu dans le vrai monde, l'insipide Ken apportera le patriarcat à Barbie Land. Ou, du moins, l'idée qu'il se fait du patriarcat, que Gerwig et Baumbach tournent en ridicule. Au grand désespoir d'Allan (Michael Cera), ami de Ken, les Ken, dont le plus macho est incarné par Simu Liu, auront fait de Barbie présidente (Issa Rae), Barbie médecin (Hari Nef), Barbie Prix Nobel de physique (Emma Mackey) et plusieurs autres amies de Barbie de pauvres potiches.

La guerre des sexes à laquelle se livreront les Barbie et les Ken sera épique ! Outre les scènes hilarantes où le clan des Barbie tire profit de la vanité des émules de Ken, les multiples références à la culture populaire et les surprenantes apparitions — John Cena en Ken triton aux côtés de Dua Lipa en Barbie sirène ! —, Greta Gerwig réserve au public une véritable scène d'anthologie.



Photo: Warner Bros. Canada

Dans le rôle de Gloria, modeste employée de Mattel, America Ferrera remporte ainsi la mise en livrant un vibrant et pertinent discours sur la condition féminine à la suite duquel on ne peut qu'applaudir. Plus tôt, dans le vrai monde, Ariana Greenblatt, qui incarne la fille rebelle de Gloria, aura servi à Barbie tous les reproches qu'on lui fait depuis sa création. En gros, elle serait un vulgaire produit de consommation tout juste bon à imposer d'impossibles idéaux de beauté aux femmes.

Par ailleurs, on remarquera que les Barbie et les Ken que met en scène Greta Gerwig ne sont pas des clones de Robbie et de Gosling, saluant ainsi les efforts dont fait preuve Mattel depuis des décennies en matière d'inclusion — l'une des Barbie est même incarnée par une actrice transgenre (petit clin d'oeil à la Barbie à l'effigie de Laverne Cox). Dans la foulée, la réalisatrice rappelle les pires coups de marketing de la compagnie... Si elle ne parvient pas à réhabiliter la poupée aux yeux de tous, Greta Gerwig peut se vanter de signer une comédie féministe rassembleuse d'un humour tour à tour léger et caustique.

Barbie

★★★★

Comédie fantaisiste de Greta Gerwig. Avec Margot Robbie, Ryan Gosling, America Ferrera, Ariana Greenblatt, Helen Mirren, Will Ferrell, Kate McKinnon et Rhea Perlman. États-Unis, 2022, 114 minutes.